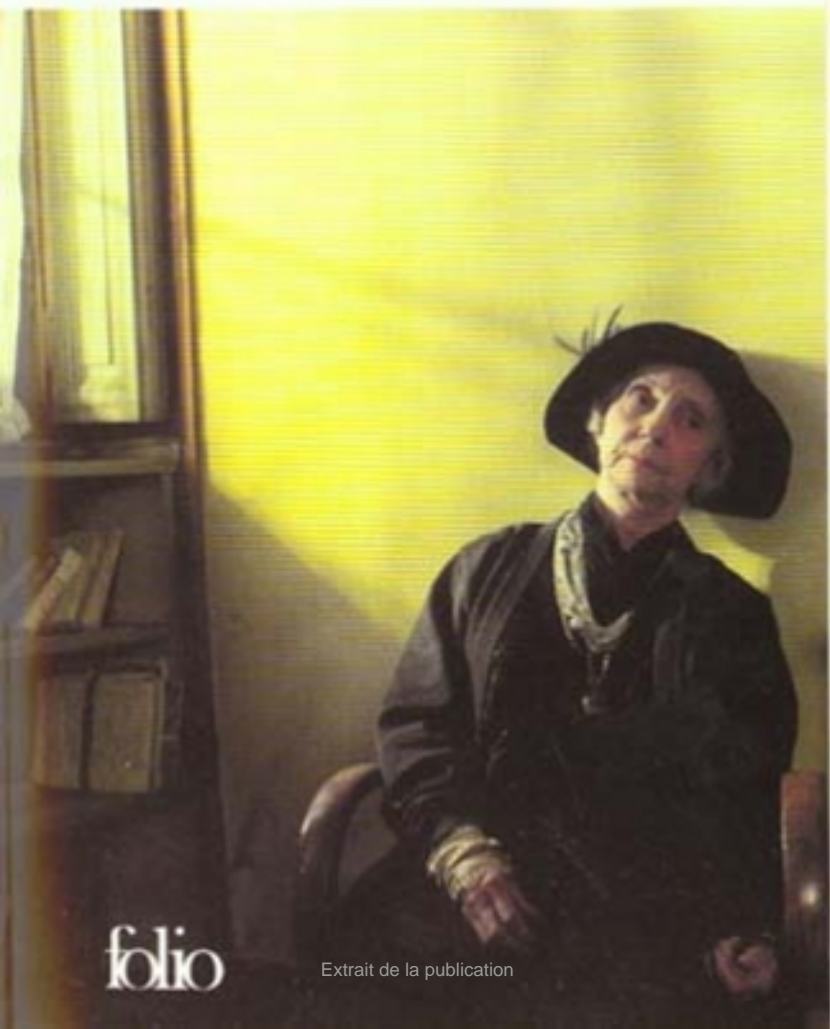


Marguerite Duras
Des journées entières
dans les arbres



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Marguerite Duras

Des journées
entières
dans les arbres

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1954, renouvelé en 1982.*

Extrait de la publication

À
MADAME JEANNE MASCOLO

DES JOURNÉES ENTIÈRES
DANS LES ARBRES

Il regardait ailleurs pour ne pas rencontrer son regard maigri, décoloré. Dès qu'elle était descendue de l'avion, à l'infinie prudence qu'elle avait mise à franchir la passerelle, il avait compris. Ça y était, c'en était fait vraiment : une vieille femme était assise à côté de lui. Et la mère le vit parce qu'il y avait des larmes dans les yeux de son fils. Alors elle lui prit la main.

— Ça m'est arrivé d'un seul coup, expliqua-t-elle doucement, dans l'hiver d'il y a deux ans. Un matin, je me suis regardée dans la glace et je ne me suis pas reconnue.

— Mais non.

— Si, si, je sais. C'est comme ça que ça arrive, d'un seul coup. J'aurais dû t'envoyer des photos, on n'y pense pas... Mais ce n'est pas la peine d'être triste. Je suis vieille mais c'est tout, je me porte très bien.

— Maman.

— Oui, mon petit, oui. Je n'en pouvais plus,

il me fallait te revoir. Cinq ans. Cinq ans sans se voir, on ne devrait jamais faire des choses pareilles.

— C'est vrai.

Elle agita ses petits bras. Les manches de sa veste se relevèrent : il vit ses poignets couverts de bracelets, et ses doigts maigres de diamants.

— Tu as de beaux bijoux, dit-il.

— Ah ! mais c'est que je suis devenue riche...

— elle sourit comme quelqu'un qui cache son jeu.

Riche et couverte d'or jusqu'au délire désormais. C'est fini, pensa le fils. Il n'avait jamais pensé qu'on pouvait si mal, un jour, reconnaître sa mère. Cela l'étonnait.

— Mais si, je le sais que tu es riche.

— Oh non, tu ne sais pas à quel point.

— Plus riche qu'avant ?

— Bien plus, mon petit.

Il la prit par les épaules.

— Mais pourquoi tant et tant de bracelets ?

— Mais c'est de l'or, s'étonna-t-elle.

Elle tendait ses bras, ignorait Paris, les lui montrait afin qu'il les admirât. Tout cela cliquettait sur elle, trop grand.

— Pas si bête, maintenant, je les porte.

— Tous ?

— Tous. Je m'en suis assez privée toute ma vie.

Dehors il faisait un grand soleil bleu de printemps et de légères et fraîches rafales de vent balayaient les rues. Des hommes libres, aux mères lointaines ou décédées marchaient sur les trottoirs.

— Tu as raison, dit-il.

— Quoi ? de les porter tous ?

— Oui.

— Mais que j'ai froid.

— C'est rien, maman. La fatigue. C'est rien.

Dès qu'ils furent rentrés, elle s'affala dans un fauteuil.

— Eh bien, voilà, déclara-t-elle. Je suis là.

Une jeune femme apparut.

— Marcelle, dit le fils. Elle vit avec moi comme je te l'ai écrit.

— Bonjour, mademoiselle. Elle chercha son sac, mit ses lunettes et regarda la jeune femme.

— Bonjour, madame. Marcelle avait les yeux pleins de larmes.

— Il me fallait revoir mon fils avant de mourir.

— Excusez-moi, mais ma mère, je ne l'ai pas connue, c'est pourquoi je pleure.

— Assistance publique, dit le fils.

— Bien sûr, bien sûr, dit la mère. Mais ne pleurez pas. Je suis une mère comme les autres. Regardez-moi, ça va passer ne pleurez plus.

Le fils, adossé à la cheminée, les yeux encore rougis de larmes, désormais, s'ennuyait un peu.

— Je vais te montrer l'appartement, viens.

Elle se leva péniblement du fauteuil et en fit le tour à son bras.

— Tu auras la chambre de Marcelle. Elle est calme, et le lit est bon.

— Je suis habituée aux grands espaces alors tout me semble petit, s'excusa-t-elle. Trois pièces, c'est quand même pas mal, paraît-il, mais là-bas, j'ai vingt pièces, quand j'y pense, vingt pièces pour moi toute seule ! Quel malheur quand j'y pense ! J'ai toujours étouffé dans les appartements, dans les maisons petites. Il m'en a toujours fallu des grandes, des trop grandes, avec des jardins autour... Toujours trop grandes je les ai eues... où j'avais peur la nuit quand j'entendais les chiens... toujours trop grandes, comme mes projets, comme tout ce que je fais, hélas !

— N'y pense plus.

Elle s'arrêta, ayant remarqué quelque chose sur sa tête.

— Tu as des cheveux blancs aux tempes, dit-elle, je n'avais pas remarqué.

— Quatre — il sourit — c'est rien, rien du tout.

— Tu étais le plus blond de tous, de l'or.

Ils retrouvèrent Marcelle dans la salle à manger.

— Vous avez peut-être faim, dit-elle, pour une fois on pourrait manger plus tôt. Qu'est-ce que tu penses, Jacques ? Ta mère, elle a peut-être faim.

— Toujours, répondit la mère, j'ai toujours faim. La nuit, le jour, toujours. Et aujourd'hui tout particulièrement.

— Alors, d'accord pour manger tout de suite ?

— Tout de suite, dit Jacques — il se mit à rire — moi aussi, figure-toi, j'ai toujours faim.

La mère sourit à son fils. L'amour embua ses yeux.

— Toujours comme à vingt ans ?

— Toujours. Quand je mange, c'est la chance.

— La semaine dernière on en était aux échantillons d'hépatrol, dit Marcelle en riant très bruyamment. On a tenu quatre jours, hein Jacques ?

— Et encore heureux, dit Jacques.

La mère s'inquiéta de voir dévier la conversation.

— Alors, on mange ?

— Tout de suite, dit Jacques. Il y a du jambon, de la salade... on a pensé qu'après avoir été secouée dans l'avion...

Marcelle riait, seule dans son coin. La mère était consternée.

— C'est que moi je mange, gémit-elle, il faut que je mange, moi. Du jambon, c'est loin d'être suffisant. Comme je suis très vieille j'assimile mal et il me faut avaler d'énormes quantités de nourriture pour pouvoir en avoir mon dû...

— C'est-à-dire...

— Je comprends, je comprends, mais si vous le permettez je vais descendre chez les commerçants et je compléterai votre menu.

— D'accord, dit Marcelle en bondissant. Je mets ma veste.

— Non, dit Jacques. C'est moi qui descends.

— L'ennui, gémit encore la mère, c'est qu'il va falloir encore attendre et que j'ai déjà si faim...

— Des choses toutes faites, dit Jacques, ici les magasins en regorgent. On en trouve partout, dans toutes les boutiques, des masses. Ne t'en fais pas.

— Descendons, descendons, mon petit, tu ne peux pas savoir la sorte de faim que c'est.

Le fils et la mère descendirent faire les provisions. Le fils, d'une main, tenait trois grands sacs vides, de l'autre, le bras de sa mère. Une fois dans la rue il crut bon de s'expliquer.

— Je ne peux pas vivre tout seul, tu comprends. Personne, à mon âge.

— J'ai froid.

— C'est la fatigue, c'est rien. Ce ne serait pas normal à mon âge de vivre seul.

— Il n'y a pas par ici une bonne charcuterie où on pourrait trouver une bonne choucroute comme je l'aime ? Cuite au vin blanc et bien macérée ?

— Tout ce que tu veux, dit le fils avec un énorme entrain, le quartier par ici est réputé pour son ravitaillement.

— C'est tellement vite fait, tu la réchauffes, tu ajoutes une petite goutte de vin blanc, et voilà.

— Rien de meilleur.

— Rien. Heureusement que je suis venue, à ce que je vois, déclara joyeusement la mère.

Une demi-heure à peine après leur départ, ils débarquèrent dans l'appartement avec les trois sacs gonflés comme des outres.

— Choucroute, rôti de bœuf, petits pois, fromages, beaujolais, annonça joyeusement Jacques à Marcelle, qui joignit les mains devant tant de richesses.

— Qu'est-ce qu'on va se régaler ! — Marcelle avait encore un rire d'enfant.

La mère, toute droite dans l'entrée, regardait déballer la nourriture avec des yeux égarés par la faim.

— Il faut tout faire cuire, dit-elle, surtout le rôti, que rien ne se gâte. Avec ce petit vent qu'il

y a aujourd'hui, et je m'y connais, les choses tournent, la viande surtout. Le printemps est partout.

Marcelle mit immédiatement la choucroute à réchauffer et y ajouta une goutte de vin blanc sur les indications de la mère.

— Que vous êtes bonne, dit-elle. Jacques m'avait dit combien vous étiez bonne, combien vous l'aviez été dans votre vie.

— Il ne faut rien exagérer, dit la mère — une légère irritation dans le ton.

Elle alla dans la salle à manger, loin de la choucroute, et s'affala dans un fauteuil. Le fils et Marcelle restèrent à la cuisine.

— Mais que j'ai faim, dit-elle pour elle seule, mais que j'ai faim. Dans ces avions de maintenant on vous donne pour toute nourriture du thé léger, des toasts, des bêtises, quoi, sous prétexte que l'avion fatigue l'estomac de quelques-unes de ces dames. Moi j'avoue que l'avion ne me fait rien. La vie s'est assez chargée de me secouer pour que je sois à l'abri de ces petits malaises-là. J'ai si faim que je rongerais un os.

Marcelle s'inquiéta.

— Elle parle. Tu devrais aller voir.

Mais la mère cessa de parler. Elle trouva un journal et le lut, distraitement, jusqu'à l'assoupissement. Quand le fils vint mettre la table, le journal reposait sur ses genoux et ses yeux

étaient fermés. Il vint près d'elle, elle sursauta, lui montra le journal.

— Ça va mal, dit-elle. La guerre, regarde. Les guerres passent et moi qui suis toujours là... La guerre, ça me donne envie de mourir...

Le fils caressa ses cheveux doucement et sourit.

— Il n'y a que la guerre ?

— Je me souviens mal de ma vie — elle se reprit, un peu confuse — mais va donc voir ce qu'elle fait de la choucroute, cette personne est si jeune encore.

— Ça va être prêt, cria Marcelle, j'arrive.

Les hors-d'œuvre variés et la choucroute furent enfin sur la table. La mère se leva, s'assit, regarda tout en dépliant sa serviette.

— Eh bien, voilà, dit-elle distraite, les yeux sur la choucroute — je suis là, je n'en reviens pas.

— Ça y est, dit Marcelle, vous avez revu votre fils.

— C'est vrai que c'est vite fait, soupira la mère.

— Pas croyable, dit Marcelle.

Ils mangèrent la choucroute en silence. Elle était bonne et ils l'apprécièrent.

— À part moi, demanda le fils, une fois son appétit un peu calmé, à part moi tu es venue pour quoi ?

— Pas grand'chose. Peut-être m'acheter un lit, mais ce n'est pas urgent, oui un lit pour mourir, le mien est mauvais. J'y ai droit, non ? Un petit morceau de côtelette, s'il vous plaît, mademoiselle.

— Comment que vous y avez droit, dit Marcelle.

— Donne-lui la noix de la côtelette, là sur la gauche, c'est du beurre, ça fond dans la bouche.

— Mais l'os aussi, soupira la mère, j'aime ça moi, de grignoter les os.

— L'os aussi, dit le fils.

On le lui donna. Et ils continuèrent à manger. Ils avaient ceci en commun tous les trois, qu'ils étaient doués d'un grand appétit. Le fils et Marcelle parce qu'ils vivaient dans une demi-famine constante. La mère parce que, jeune, elle avait eu des appétits de pouvoir et de puissance jamais satisfaits et qu'il lui restait cette démesure-là, ce grand appétit vengeur de toute nourriture. Tout à coup, une fois la choucroute bien entamée, elle déclara :

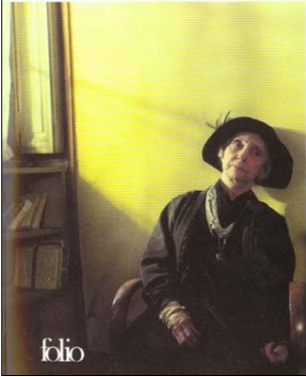
— Quatre-vingts ouvriers.

— Quatre-vingts ? demanda Marcelle s'étant arrêtée de manger.

— Quatre-vingts — elle soupira — et je ne compte pas ceux qui sont attachés à ma personne. Et voilà que déjà je me demande ce qu'ils

Des journées entières dans les arbres	9
Le boa	97
Madame Dodin	115
Les chantiers	181

Marguerite Duras
Des journées entières
dans les arbres



Des journées entières dans les arbres

Marguerite Duras

Cette édition électronique du livre
Des journées entières dans les arbres de Marguerite Duras
a été réalisée le 18/11/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer en décembre 2008 (ISBN : 9782070403127)
Code Sodis : N38766 - ISBN : 9792070350499